

NOTES DE LECTURE

maints aspects, ait négligé l'ascension étrangement irrésistible de Marchais, dont on imagine mal que les Thorez, qui furent ses protecteurs, n'aient rien su de son passé pendant la guerre. Un énième « secret de parti » ?

■ DANIEL BERMOND ■

Biographie
Irène Némirovsky
JONATHAN WEISS
Édition du FELIN
320 p., 11.90 €.

Étrange, suspecte, ambiguë : nous pourrions déplier tout le champ lexical de l'équivoque ou de la polémique pour définir les contours d'une silhouette russe aux prises avec son statut d'exilée. Irène Némirovsky se place parmi ces personnages impossibles à circonscrire en quelques lignes, ces figures qui ne supportent guère de présentation lisse et polie. Pourquoi ? Parce que l'on ne peut pas plaquer sur son nom une étiquette de « juive antisémite », ni réduire son œuvre au drame qu'elle vécut pendant l'Occupation, encore moins, et c'est là tout le complexe, séparer ses écrits de son existence. Identité fuyante ? Sans l'ombre d'un doute. Cette

femme de lettres née à Kiev en 1903, morte à Auschwitz trente-neuf ans plus tard, doit être regardée à travers le prisme du tiraillement : si l'auteur de *David Golder* (1929) rejette sa naissance et ce monde russe incarné par sa famille, elle ne reste pas moins convaincue de ne pouvoir rompre un jour ce lien indéfectible qui l'agrège à jamais à son sang russe et juif. Tout la ramène d'ailleurs à cette réalité : ni ses demandes de naturalisation française, ni sa quête d'une reconnaissance auprès des intellectuels parisiens, ni sa conversion au catholicisme, ne lui permettent une rupture avec ses origines. Irène Némirovsky a beau vouloir se poser comme une femme critique à l'égard de sa propre communauté et faire preuve de grandes aptitudes à décrire la bourgeoisie française, elle n'échappe pas à son ascendance, véritable fer rouge. Longtemps, néanmoins, elle nourrit ce doux rêve : « J'ai parlé le français avant de parler le russe. Je pense et rêve même en français. Tout cela est tellement amalgamé à ce qui demeure en moi de ma race et de mon pays, qu'avec

la meilleure volonté du monde, il m'est impossible de distinguer où finit l'un, où commence l'autre. » (*Les Nouvelles Littéraires*, 30 mars 1940). La grande dame ne parviendra pas à faire sienne cette patrie des Balzac et Colette, et restera toujours une étrangère. Jonathan Weiss restitue avec une belle intelligence l'ampleur de cet être paradoxal. Par une lecture attentive de ses ouvrages, sa biographie thématique parvient à discerner la légende du réel, et dire les tortures morales de l'exil comme l'amère trahison des « amis ». Il nous livre les clés indispensables pour comprendre une romancière et nouvelliste, que l'on considère à l'époque comme une digne disciple de Tchekhov, Tourgueniev, Huysmans et Maupassant : son esprit témoigne en effet d'un sens aigu de l'observation et porte l'empreinte naturaliste. En voulant réinventer son héritage, Irène Némirovsky incarne la figure de ces « migrants » à cheval sur deux identités, l'une nationale, l'autre culturelle.

■ AURÉLIE JULIA ■